

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°10 – août/septembre 2007

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

Il apparaît clairement que Novalis occupe en face de l'école romantique telle que nous l'avons définie, une position tout à fait à part, car tout ce que nous savons de sa vie trop tôt brisée est empreint d'une pureté et d'une innocence charmantes, et d'autre part, un trait frappant de sa personnalité poétique tout entière, c'est que nous n'y trouvons rien de cette subjectivité arbitraire, capricieuse, ironique, qui caractérise les grandes productions du romantisme.

Schubart,
Novalis' Leben, Dichten und Denken,
1887

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

TENNSTEDT

C'est à Tennstädt, en 1795, que Novalis fit la connaissance de Sophie von Kühn, et aussitôt naquit un étrange amour, un amour absolu entre le poète de vingt-trois ans et sa petite fiancée, âgée de treize ans à peine (elle était née le 17 mars 1782). Très consciemment Novalis fit de cette enfant sa médiatrice vers ce monde divin dont il portait en lui la nostalgie. Sophie devint le centre de sa vie. Mais, peu après leur rencontre, la jeune fille fut atteinte d'une maladie de poitrine [*sic*] ; elle mourut le 19 mars 1797. « Pour moi, écrivait Novalis trois jours plus tard, le soir est arrivé tandis que j'avais encore les yeux tournés vers l'aurore. » Il était d'autant plus accablé que, pendant toute la maladie, il était resté persuadé, en vertu de son « idéalisme magique », qu'il parviendrait à obtenir la guérison de sa fiancée par la seule tension de sa propre volonté. Il ne mit pourtant dans sa douleur aucun exhibitionnisme, aucune révolte contre les lois du monde. Mais il affirma sourdement, calmement, sa volonté bien arrêtée de mourir lui aussi. Ce n'était pas là un acte de désespoir, une démission, mais bien le résultat d'une méditation religieuse : Novalis se persuada en effet – surtout après qu'il eut eu une vision de la morte au cours d'une des stations qu'il faisait quotidiennement au cimetière, – que la disparition de sa fiancée marquait pour lui le début d'une ère nouvelle, que la jeune fille, en mourant, avait réalisé la vocation de médiatrice qu'il lui avait donnée dès leur première rencontre, et que maintenant c'était à lui seul qu'il appartenait de mener, en quelque sorte, cette mort jusqu'à sa perfection, non pas en désertant ce monde, mais en franchissant consciemment et hardiment les limites de la temporalité. Il s'agissait maintenant pour lui de réaliser sa philosophie, qu'il a définie comme « un mal du pays ». « C'est à nous de chercher à devenir immortels... », dit-il ; et encore : « *Je veux mourir*, non comme un être épuisé que la nature abandonne, mais libre comme l'oiseau de passage qui cherche d'autres climats, et joyeux comme un jeune poète. »

Michel Mourre

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

LA VIE LITTÉRAIRE

Novalis

E. Spenlé. *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*. Bibliothèque de la Fondation Thiers, Hachette, éditeur.

Je lisais ces jours-ci une étude sur Ibsen, qui n'est pas dépourvue de documentation et qui n'est même point dénuée de toute critique. Elle est ardente et passionnée. Elle est érudite. On la lit avec inquiétude et avec joie. Les auteurs de ce livre MM. de Colleville et de Zeppelin reprochent véhémentement à la France, ma patrie, d'avoir méconnu quelque temps Ibsen et au surplus d'avoir commencé par ne le point connaître du tout, car, même en littérature, il faut toujours commencer par le commencement. Maintenant, comme nous ne méconnaissons plus Ibsen, et parce que nous le connaissons, ils nous reprochent d'ignorer le grand philosophe Sören Kierkegaard, chez qui Ibsen puisa toutes ses inspirations et quelque chose de son génie, et qui fut par surcroît « le père intellectuel de l'étrange Nietzsche ».

Eh quoi ! Messieurs, vous saviez avant nous d'où provenait le génie d'Ibsen et vous ne nous le disiez pas ! Vous étiez informés du rôle colossal de Sören Kierkegaard dans la littérature européenne et vous ne nous preniez pas pour confidents de votre secret ! Vous avez manqué à votre devoir pour mieux nous blâmer. Ainsi vous avez aggravé votre tort.

Car, s'il est un reproche qu'on ne puisse pas nous adresser, aujourd'hui c'est bien celui de négliger les manifestations de la pensée étrangère, j'entends les manifestations utiles et qui comptent. On pourrait peut-être nous reprocher, au contraire de ne pas les négliger suffisamment : Il n'est pas de philosophes, de poètes, d'historiens, de critiques, de romanciers et de dramaturges de tous les pays qui ne soient chez nous l'objet d'études approfondies. Des savants dévoués et discrets constituent en France l'encyclopédie des idées universelles. Et ce sera l'honneur de notre temps, ce sera peut-être la caractéristique de notre littérature contemporaine de n'oublier ni rien ni personne des livres et des hommes avantageux au progrès intellectuel de l'humanité, mais de

marquer à chacun son rôle et son rang pour qu'on ne puisse contester nulle part ce rôle et ce rang, et pour que l'influence de chaque œuvre ou de chaque penseur se prolonge en étant éclaircie, en étant précisée.

Tenez, je choisis entre plusieurs ouvrages analogues un ouvrage sur Novalis. Il serait excessif de dire que l'action de ce jeune homme, dont la vie est d'autant plus touchante que sa mort fut plus prématurée, peut encore s'exercer sérieusement sur nous. Il y a peu d'années encore, je le sais, quelques jeunes gens, doués de plus de bonne volonté que de puissance, prétendaient amener en France le règne de « l'idéalisme intégral » et se réclamaient sommairement mais vigoureusement de Novalis. C'était de la littérature ! Ils l'invoquaient et ne faisaient pas davantage. Aujourd'hui la fonction active de Novalis est supprimée. Ce poète philosophe n'est plus intéressant que dans l'histoire des idées ! Et pourtant !

Pourtant: Voici qu'un érudit français, M. E. Spenlé, lui consacre l'étude la plus complète et la plus pénétrante qui soit. N'allez pas dire que cette étude est forcément subalterne, qu'elle est seulement une sorte de conciliation prudente entre les livres allemands dont Novalis est le héros souvent et parfois la victime. M. Spenlé a élaboré avec sagesse une œuvre originale, car il a, au prix de quels efforts ! démêlé la vérité dans les fragments mêmes où se resserre confusément la pensée de Novalis et dans les diverses interprétations que ses admirateurs contradictoires et ses adversaires en ont donné tour à tour. Il crée en discutant. Il révèle un esprit qui a suscité de nombreux débats, mais que l'on a mal connu, ou mal compris.

* *
*

Il révèle, parce qu'il apporte la critique définitive d'un observateur opiniâtre et sagace sur Novalis qu'il aime, certes, mais qu'il veut aimer avec impartialité.

Cependant, dès l'aurore d'une gloire qui fut éclatante, Mme de Staël, dont le nom deviendra plus prospère à mesure que s'affirmera le communisme intellectuel entre les peuples, Mme de Staël présentait Novalis à la France. Elle voit, elle montre en Novalis le poète religieux et surtout le contemplateur religieux de la nature. Insuffisante présentation ! Mais en 1835 un essayiste saint-

simonien, Lerminier, retour d'Allemagne, est très impressionné par la spéculation romantique allemande. Il croit y découvrir les éléments d'une religion nouvelle de l'humanité analogue au christianisme nouveau prêché par Saint-Simon : « Comme l'idéalisme grec a préparé le christianisme, dit-il, l'Idéalisme germanique prépare la religion qui succédera au christianisme. » Et il salue en Novalis un des premiers apôtres de la religion future : « Abreuvé de panthéisme, amant de l'humanité, républicain rêvant d'une démocratie royale, triste avec l'ancien Évangile, possédé d'une allégresse enthousiaste au pressentiment d'un Évangile nouveau de bonheur et de félicité, Novalis a été dans notre siècle le Christ de l'idéalisme ». C'est beaucoup dire et Lerminier s'exprime avec emphase.

Montalembert s'exprime avec rhétorique. « C'est un événement plus grand et plus singulier qu'on ne pense que l'existence d'un pareil écrit (*l'Europa* de Novalis) à une pareille époque ; et la postérité admirera avec raison comment, tandis que le faux libéralisme marchait invincible et impuni à la conquête du monde, il s'est élevé dans un coin obscur de la Saxe une voix solitaire de vaincu pour prophétiser la chute et l'impuissance de ce géant, pour célébrer le grand édifice qui surgirait de ses ruines, une voix de protestant pour chanter les gloires méconnues et l'avenir éternel du catholicisme ; Novalis eut un mérite que le comte de Maistre seul peut lui disputer, celui de sentir tout le vide et le néant des idées du XVIII^e siècle au moment de leur plus éclatant triomphe ; et celui plus éclatant de ne pas désespérer du salut du monde et de découvrir ce salut dans le retour à l'unité catholique. » (1831). Montalembert parle énergiquement, mais sans amabilité pour les temps modernes. Ainsi Lerminier voit dans Novalis le précurseur d'une religion nouvelle de l'humanité ; Montalembert le considère comme l'annonciateur de la restauration catholique en Allemagne. D'où l'on peut conclure que les idées de Novalis s'accordent incomplètement entre elles, ou qu'elles ne sont pas claires, ou que chacun les interprète suivant ses aspirations, ou suivant ses passions – mais en tous cas qu'elles attirent en France les esprits les plus différents. Et toutes ces conclusions sont raisonnables !...

Quelques années se passent. En 1854 Saint-René Taillandier tend à prononcer un jugement équitable et net. Il voit bien que Novalis n'est ni un réactionnaire, ni un rationaliste ; c'est un « illuminé » pour qui la philosophie et la religion se ramènent à une extase tout intime et individuelle. « Le résultat du mysticisme de

Novalis c'est l'enthousiasme Et, disons-le franchement, le délire de la poésie ». Puis Saint-René Taillandier étudie *Henri d'Ofterdingen*, ce livre de Novalis que l'on a le plus de raison de relire quelquefois, ce livre où l'on voulut tout voir parce qu'il voulut tout y mettre, ce livre où l'on n'a pas le droit de voir tant de choses parce qu'il n'y mit rien entièrement. « La fleur bleue de Novalis, dit-il, c'est le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde, l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. » Mais descendons les années jusqu'à nous...

Plus tard on déterminera exactement la pénétration des idées romantiques allemandes dans la littérature actuelle, à la suite de la musique de Wagner, de la philosophie de Nietzsche, des drames de Hauptmann peut-être, et le livre de M. Spenlé sera un guide précieux. On déterminera exactement, si l'on y songe, les affinités entre les symbolistes français et les premiers romantiques allemands. Dès aujourd'hui ne faut-il pas marquer que Maeterlinck étudia Novalis et traduisit quelque chose de ce poète dont l'incertitude lui plaisait... Il ne voulut, c'est vrai, reconnaître en Novalis, ni le philosophe, ni l'artiste, mais seulement l'auteur de quelques fragments mystiques – âme incohérente, sans flamme et sans passion, qui promène sur le monde un regard étonné et doucement extravague. « C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but... Il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs... Il vit dans le domaine des intuitions erratiques et rien n'est plus ondoyant que la philosophie... C'est un Pascal un peu somnambule qui n'entre que très rarement dans la région des certitudes où se complaît son père. »

Que d'interprétations très diverses d'une âme elle-même très diverse ? Et ne pourrait-on croire que le jugement de Maeterlinck est le plus compréhensif, le plus exact ?

Du moins, ce ne fut pas l'ignorance ni la passion française qui excitèrent des jugements si différents sur un esprit qui ne se ressemblait jamais à lui-même. En Allemagne, les jugements sur Novalis se battent perpétuellement entre eux. N'est-ce point décidément Novalis qui excite tous ces combats ?

Ah ! comment décider de l'influence d'un poète, d'un philosophe, quand l'on comprend de tant de façons la moindre

expression de sa moindre idée ? Et comme l'homme échappe, ainsi que sa pensée ! Faut-il dire que la critique allemande crée peu à peu Novalis en l'étudiant sous tous ses aspects ou qu'elle le déforme en cherchant à le connaître et à l'expliquer.

L'ami de Novalis, Just, le présente comme un jeune homme rangé, appliqué, ponctuel, consciencieux dans le fonctionnarisme et dans les lettres. « Il ne faisait rien à la légère ; il approfondissait tout. Il était du reste admirablement servi par ses dons naturels, par son esprit merveilleusement équilibré et par une extraordinaire facilité. » Ce poète maladif était donc le plus pondéré des hommes, et à peine littérateur ! Bon !

Frédéric Schlegel, cependant, le tient pour missionnaire, Schleiermacher pour une « personnalité tragique ». Son œuvre est idéalisée comme sa personnalité. Il apparaît un instant comme un médiateur poétique entre Dieu et l'humanité, comme un jeune homme divin qui ne fit que passer sur terre pour bientôt prendre de nouveau son essor vers le pays bien aimé de sa nostalgie. Novalis est pour ceux-ci un oracle ; pour Jean Paul Richter un de ces nihilistes poétiques, un de ces génies passifs, « un de ces androgynes qui, lorsqu'ils conçoivent, s'imaginent procréer », pour Schelling un fâcheux exemple de « cette frivolité intellectuelle qui consiste à venir flairer tous les objets sans en pénétrer aucun » ; pour Hegel « le cas-type » du romantisme décadent... Et tous ces jugements sont de contemporains. Je vous laisse à penser le travail effectué dans la suite par la pensée allemande sur Novalis, sur l'homme et sur l'œuvre, ce que devient l'un, ce que devient l'autre selon le flux et le reflux des idées, et quelle légende se substitue à la réalité, l'amplifie, la déforme, la transforme dans le pays même où l'on connaît le mieux Novalis, où on l'étudie avec tantôt plus de tendresse et tantôt plus d'hostilité, toujours avec une plus tenace attention !

* *
*

Pourtant c'est la réalité qui peut fournir l'aliment le plus solide aux imaginations ! Et de Novalis, si on se résolvait à négliger l'œuvre obscure, fragmentaire à l'excès, hardiment incohérente, il faudrait se remémorer la vie émouvante, et tous ses efforts pour réaliser, pour concevoir seulement la tâche qu'il n'avait point la force d'accomplir !

Il naquit, en 1772, d'un père piétiste et d'une mère malade, qui transmet à ses enfants une prédisposition à la phtisie, une certaine faiblesse d'organisation dans le caractère, des tendances à l'hypocondrie et à la rêverie, une sorte d'hystérie morale. Les Hardenberg – Novalis s'appelait Hardenberg – étaient tous voués à la mort prompte.

L'éducation religieuse de Novalis laissa sur son cœur et sur son cerveau une empreinte ineffaçable. Mais à 18 ans, honnêtement doté par sa mère, il se rendit à l'Université d'Iéna pour y faire ses études juridiques. Là il fit du droit et des vers, subit l'influence de Schiller, fréquenta les Schlegel et prit des attitudes. Il fait preuve d'une mobilité effrénée, il témoigne d'une joie toujours remuante et inquiète. Il aspire vers une sublimité morale toujours mal définie. Il est enthousiaste, il est passionné, il est mystique. Les caractères fondamentaux de sa personnalité se dessinent nettement et M. Spenlé les reproduit avec une forte exactitude : « une sorte d'hyperesthésie morale du moi, se traduisant par des crises éducatives, des bouleversements profonds de la personnalité, des vocations subites, qui sont autant de formes variées que revêt la même préoccupation – celle de son perfectionnement individuel, de son éducation morale. » Et c'est en même temps une âme voluptueuse. Et il ressent toutes les impressions jusqu'à leur maximum d'intensité, et il est toujours sur le point d'en faire des poèmes ou des systèmes. Il commence, puis il s'arrête, car d'autres impressions le sollicitent, le surprennent; et ce ne sont qu'ébauches et fragments.

Mais, en 1795, il aime Sophie von Kühn, la petite rose de Grünningen [*sic*]. Il l'aime, et plus tard il racontera l'idylle, la naïve histoire des amours de Hyacinthe et de Petite-Pleur-des-Roses : « Charmante Petite-Fleur-des-Roses ! On eût dit qu'elle était de cire, avec des cheveux de soie d'or, des lèvres rouges comme des cerises, une taille de poupée et des yeux ardents, noirs comme le corbeau. » Et voici le jeune fiancé Hyacinthe, jouvenceau fantasque, rêveur et capricieux « qui se chagrinait pour des riens et des vétilles », et « tenait aux animaux et aux oiseaux, aux arbres et aux rochers les propos les plus déraisonnables et leur contait des histoires bêtes à mourir de rire. » Un beau jour un vieux sorcier vêtu d'un costume bizarre, est venu on ne sait d'où, s'est assis devant la fenêtre d'Hyacinthe, et il a commencé à lui conter les histoires les plus extraordinaires. A partir de cette heure c'en fut fait du bonheur de Petite-Fleur-des-Roses. Dans le cœur inquiet du rêveur, les récits merveilleux de l'Étranger ont éveillé une indicible nostalgie. Il lui

faudra quitter parents, amis et la fiancée bien-aimée, tout son petit paradis idyllique, car son cœur troublé ne trouvera plus de repos que là-bas, au pays féérique et enchanté où émerge, parmi les frondaisons élyséennes, le temple mystérieux d'Isis. Sans doute, on doit reconnaître dans le vieux magicien les préoccupations mystiques et théosophiques qui s'étaient emparées de l'esprit de Novalis en pleine période de bonheur et l'avaient détaché de l'objet de son amour terrestre.

En réalité, Sophie mourut, et Novalis après avoir fait de la volupté le but de la vie, se consola par l'exaltation de la souffrance, de la maladie et de la mort. « Il faut que je ne vive plus que pour Elle, que je n'existe plus qu'à cause d'Elle, non pour moi ni pour personne d'autre. Elle est ce qu'il y a de plus haut, la chose unique. » De son journal à ses hymnes on peut suivre les progrès de cet état d'esprit ou de cet état d'âme. Il s'exalte frénétiquement, et il parvient à je ne sais quelle union extatique avec la morte.

De la philosophie il se laisse tomber à la vie. Il hésite entre les spéculations mystiques et les occupations pratiques. Voué tout entier au culte idéal de la morte, il devient subitement amoureux d'une fille coquette et jolie de M. de Charpentier, conseiller supérieur des mines de Freiberg. Nouvelles fiançailles. Il meurt en 1801.

On l'idéalise alors, on le transfigure, mais vraiment il fut une nature essentiellement voluptueuse et passive ; il ne connut de l'existence que les crises sentimentales de la jeunesse. Il réalisa dans la littérature le type du sensitif raffiné et maladif, du jouisseur intellectuel et mystique, tel qu'il s'en rencontrait fréquemment dans la société aristocratique et piétiste du temps. Mais son tempérament maladif développait, intensifiait tellement chacune de ses impressions contradictoires, qu'il faisait de chacune d'elles une inspiration littéraire.

Une inspiration ! Pas davantage, car toute sa philosophie se perd dans le vide. Il voulut cependant croire à la poésie, comme le mystique croit à ses visions. Toute son énergie de penseur, et toute son imagination d'artiste, il les a employées à justifier cette foi poétique, à l'enraciner dans son esprit. Il peut donc passer à ce titre, conclut M. Spégnier qui juge avec modération son héros, pour le représentant le plus conséquent, le plus sincère, le plus hardi, de l'idéalisme romantique. « La poésie est le Réel absolu. Tel est le

noyau de ma philosophie. Plus il y a de poésie, plus il y a de vérité ! » Certes !

Une inspiration ! Pas davantage, car l'exécution de ses œuvres est déconcertante, qu'il s'agisse des poèmes ou *d'Henri d'Ofterdingen*. On cherche à comprendre. En vain ! Son œuvre est énigmatique, obscure, inachevée, incohérente et prophétique. Elle est comme lui-même, phtisique génial.

Mais son nom est porté dans l'histoire littéraire. Novalis fut l'initiateur, l'annonciateur de l'idéalisme romantique allemand. « Son âme, dit un critique, Arnold Ruge, vers 1880, recelait en une formule essentielle et concentrée, sous forme d'intuition artistique et d'émotion lyrique, toutes les aspirations qui, de son temps et longtemps avant lui ont agité la conscience allemande dans ses profondeurs, et partout il a touché droit au cœur de notre génération... »

Mais il y a mieux pour prolonger l'immortalité de ce « jeune homme divin », pour qui le monde entier était un large poème. Disons avec M. Spenlé, qui assemble fidèlement tous les témoignages, disons avec M. Spenlé, d'après Wyzewa : « Les *Contes* d'Hoffmann, *Ondine*, *Henri d'Ofterdingen*, tout cela doit être considéré avant tout comme des scherzos, des andantes, des impromptus, à la manière de Schubert, ou de Schumann, et quiconque ne connaît point Mozart est hors d'état d'apprécier les « lieds » de Novalis. » Si, en effet, la littérature classique allemande semble déjà plonger dans ce que Nietzsche appelle « le génie de la musique », on peut dire que le romantisme prenant conscience de cette étroite parenté, a opéré de plus en plus la fusion intégrale des deux arts... Disons encore avec M. Spenlé, d'après Henri Lichtenberger : « Richard Wagner... est l'héritier de cette foi romantique en même temps chrétienne et panthéistique, le successeur d'un Fichte, d'un Schleiermacher, d'un Novalis... Poète national, il a mené à bonne fin l'œuvre entreprise par les romantiques... »

Novalis avait en lui des énergies poétiques qui ne parvenaient pas à se formuler. Sa destinée fut de rentrer de plus en plus en lui-même et de n'écouter que des voix intérieures. Il devint ainsi, sans le savoir, un des premiers annonciateurs dans la littérature d'une esthétique nouvelle, romantique et musicale surtout. Novalis précurseur de Wagner, précurseur indispensable. Elle fut donc utile, la vie de ce jeune homme, malade de corps et d'esprit, qui mourut à 29 ans !

NOVALIS LE *TOUCHANT*

GASTON BACHELARD



Aus dem Blauen Buche : Ludwig Richter, die Gute Einkehr.
Verlag Karl Robert Langenwiesche, Königstein/Taunus.

Cette valorisation substantielle qui fait de l'eau un lait inépuisable, le lait de la nature Mère, n'est pas la seule valorisation qui marque l'eau d'un caractère profondément féminin. Dans la vie de tout homme, ou du moins dans la vie rêvée de tout homme, apparaît la seconde femme l'amante ou l'épouse. La seconde femme va aussi être projetée sur la nature. A côté de la mère-paysage prendra place la femme-paysage. Sans doute les deux natures projetées pourront interférer ou se recouvrir. Mais il est des cas où l'on pourra les distinguer. Nous allons donner un cas où la projection de la femme-nature est très nette. En effet, un rêve de Novalis va nous apporter de nouvelles raisons pour affirmer le substantialisme féminin de l'eau.

Après avoir trempé ses mains et humecté ses lèvres dans un bassin rencontré en son rêve, Novalis est pris d'un « désir insurmontable de se baigner ». Aucune *vision* ne l'y invite. C'est la *substance* même qu'il a touchée de ses mains et de ses lèvres qui l'appelle. Elle l'appelle *matériellement*, en vertu, semble-t-il, d'une participation magique.

Le rêveur se déshabille et descend dans le bassin. Alors seulement les images viennent, elles sortent de la matière, elles naissent, comme d'un germe, d'une réalité sensuelle primitive, d'une

ivresse qui ne sait pas encore se projeter « De toutes parts surgissaient des images inconnues qui se fondaient, également, l'une dans l'autre, pour devenir des êtres visibles et entourer [le rêveur], de sorte que chaque onde du délicieux élément se collait à lui étroitement ainsi qu'une douce poitrine. Il semblait que dans ce flot se fût dissous un groupe de charmantes filles qui, pour un instant, redevenaient des corps au contact du jeune homme. »¹

Page merveilleuse d'une imagination profondément matérialisée, où l'eau, – en son volume, en sa masse, – et non plus dans la simple féerie de ses reflets, apparaît comme *de la jeune fille dissoute*, comme une *essence liquide de jeune fille*, « eine Auflösung reizender Mädchen ».

Les formes féminines naissent de la substance même de l'eau, au contact de la poitrine de l'homme, quand, semble-t-il, le désir de l'homme se préciserait. Mais la substance voluptueuse existe avant les formes de la volupté.

Nous méconnaîtrions un des caractères singuliers de l'imagination de Novalis, si nous lui attribuions trop rapidement un *complexe du Cygne*. Il faudrait pour cela avoir la preuve que les images primitives sont les images visibles. Or, il ne semble pas que les visions soient actives. Les charmantes jeunes filles ne tardent pas à se redissoudre dans l'élément et le rêveur « enivré de ravissement » continue son voyage sans vivre aucune aventure avec les jeunes filles éphémères.

Les êtres du rêve, chez Novalis, n'existent donc que lorsqu'on les touche, l'eau devient femme seulement contre la poitrine, elle ne donne pas des images lointaines. Ce caractère physique très curieux de certains rêves novalisiens nous semble mériter un nom. Au lieu de dire que Novalis est un *Voyant* qui voit l'invisible, nous dirions volontiers que c'est un *Touchant* qui touche l'intouchable, l'impalpable, l'irréel. Il va plus au fond que tous les rêveurs. Son rêve est un rêve dans un rêve, non pas dans le sens éthéré, mais dans le sens de la profondeur. Il s'endort dans son sommeil même, il vit un sommeil dans le sommeil. Qui n'a pas désiré, sinon vécu, ce deuxième sommeil, dans une crypte plus cachée ? Alors les êtres du rêve s'approchent davantage de nous, ils viennent nous toucher, ils viennent vivre dans notre chair, comme un feu sourd.

¹ Extrait de *Henri d'Ofterdingen*, dans la traduction de Henri Albert

NOVALIS ET L'INITIATION

7

Le Maître intérieur

« Descendre enfin vers l'adorable fiancée,
Vers Jésus, le très bien-aimé ! »²

Qui est, pour nous, le Maître intérieur, sinon *Sophia*, le Christ-*Sophia* ?

C'est Lui-Elle qui nous accueille au seuil du Monde de l'Âme, non seulement au terme de notre existence, mais dès la vie présente, lorsque, ayant atteint la Fontaine de Vie, nous sommes parvenus au terme de notre pèlerinage occidental.

Lui-Elle qui se substitue à notre maître *invisible*, qui fut le poète romantique allemand Novalis, qui devient ce Maître intérieur – NOVALIS – qui nous visite désormais dans le secret de nos cœurs et qui nous délivre sa Sagesse avec tout Son amour.

C'est Lui-Elle, enfin, qui nous fait traverser le Monde de l'Âme, le lieu de notre salut, que nous avons atteint vivants, jusqu'à ses limites orientales où nous attend désormais notre délivrance. Car c'est en Son sein, dans l'Océan de Sa divinité, que nous serons délivrés, comme nous avons été sauvés, une première fois, à la Source de la Vie.

Nos vies sont orientées depuis le commencement vers ce visage mystérieux de notre Maître intérieur qui est le Christ-*Sophia*.

Ce visage du poète romantique allemand qui a engagé ses disciples une première fois sur « le chemin qui mystérieusement va vers l'intérieur », ce visage de Novalis qui les a accueillis ensuite à la Source de la Vie, sous les apparences du Verdoyant. – Ce même visage, aussi, qui est le visage angélique d'une jeune fille *à la ressemblance de mon âme*, qui est *celui* de ta propre âme, qui s'est porté à notre rencontre pour nous introduire dans le Monde de l'Âme. – C'est encore lui qu'emprunte désormais notre Maître intérieur pour nous « aimer » vers ce Pôle de toute réalisation spirituelle, l'accomplissement de notre Amour et notre délivrance : le visage de NOVALIS.

² Novalis, « Le désir de la mort », *Hymnes à la Nuit*, 6.

SOMMAIRE

Document biographique

Michel Mourre, Extrait de « Novalis », *Dictionnaire des auteurs*,
Laffont-Bompiani, 1958

Documents littéraires et témoignages

J. Ernest-Charles, « Novalis », CR de E. Spenlé. *Essai sur l'idéalisme
romantique en Allemagne*, *La Revue bleue*, 12 mars 1904.

« Novalis le *Touchant* », extrait de Gaston Bachelard, *L'Eau et les
rêves*, Librairie José Corti, 1942.

Novalis et l'initiation

7 – Le Maître intérieur.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006-2007